Moreau Odile, Vermeren Pierre (dir.),
Politique et confréries au Maghreb et en Afrique de l'Ouest

Journal of the History of Sufism / Journal d'Histoire du Soufisme (JHS), VII
Paris, Claire Maisonneuve
2018, 228 p.
ISBN : 9782720012211

Ce volume dense du JHS est consacré aux multiples facettes de la politisation du fait confrérique en Afrique du Nord et Afrique de l'Ouest. Une riche introduction, d'Odile Moreau (O. M.) et P. Vermeren (P. V.), permet de saisir l'origine et la problématique de ce numéro. En effet, les différentes contributions sont le fruit de deux séminaires, animés à l'Institut d'études de l'Islam des sociétés du monde musulman (IISMM) de 2014 à 2017 par O. M. et P. V., sur la question confrérique dans la période moderne et contemporaine. Pour faciliter la lecture, les articles sont divisés en deux parties. La première, sous le titre « Aux sources des usages politiques des confréries dans la longue durée », débute par la contribution de Remi Dewière, intitulée « La légitimité des sultans face à l'essor de l'islam confrérique au Sahel central (xvie-xixe siècles) ». L'auteur examine comment, à partir du xvie siècle et sous l'influence naissante dans la région de la Qādiriyya et de la Shādhiliyya, évolua le discours de légitimation du pouvoir des sultans Sefuwa du Borno (p. 15-30). Avec l'expulsion des derniers musulmans d'Espagne et l'expansion du pouvoir ottoman au xvie siècle, l'islam en Afrique fut traversé par un vent de « renouveau » avec « l'émergence de confréries religieuses jouant un rôle social et politique croissant » (p. 18). Dans cet « État islamique pluriséculaire » du Borno, xvie-xixe siècles, situé à la croisée du Niger, du Nigeria, du Tchad et du Cameroun actuels, ce renouveau conduira les sultans à passer d'un discours de légitimation du pouvoir basé sur la généalogie à une nouvelle rhétorique où le charisme du sultan et sa proximité avec Dieu tiennent le premier rôle (p. 21). Ainsi s'est construite et développée une « surenchère mystique » (p. 22) permettant aux sultans du Borno de rivaliser avec des souverains conquérants et concurrents de la région, comme celui du Tsotsébaki, un certain Abdoullaye (xviie siècle).

Consacré à l'Anti-Atlas, région considérée par la vulgate coloniale comme « Le Maroc inutile », l'article de Mohammed Ouchtaine, « Confrérisme et engagements politiques : Lhaj Lhusayn al-Ifrânî et la Tijâniyya dans l'Anti-Atlas » (p. 31-42), permet de saisir ce lien entre politique et religieux dans le cas d'un « confrérisme périphérique » (p. 32). Lhaj Lhusayn, adepte de la Tijāniyya, et fondateur d'une *zāwiya* à Ifrane dans la seconde moitié du xixe siècle, joua un rôle clé dans les relations entre sa région (périphérique) et le Makhzen. Ainsi sera-t-il accusé d'être complaisant et soumis au pouvoir du sultan (p. 36) et, par la suite, chassé d'Ifrane. Tombée dans l'oubli, la figure de Lhaj Lhusayn se trouve réhabilitée du fait de la nouvelle politique religieuse du royaume, initiée au début des années 2000, dans laquelle le soufisme sert de contre doctrine à l'islam radical.

L'article de Rachid Agrour, « Usages d'une langue berbère dans l'expansion de la Darqāwiyya au Maroc (de la fin du xixe siècle au début du xxe siècle) », étudie (p. 43-58), non pas la doctrine de cette confrérie, mais la place qu'occupent les écrits en langue berbère (*tachelhit*) dans sa diffusion. Avant de s'attaquer à une telle analyse, l'auteur met en exergue les difficultés que souleva, au Maroc, la traduction du Coran en langue berbère, en particulier du xviie jusqu'au xxe siècle. Or traduire le Coran en *tachelhit* ou, plus généralement, dire l'islam en cette langue dépassait la seule dimension cultuelle et recouvrait les rivalités pour l'autorité religieuse auprès des populations locales. Ce fut, par exemple, le cas dans la région du Souss au xixe siècle où s'affrontèrent deux confréries religieuses (p. 52) : la Nāṣiriyya (fondée au xvie siècle) et la Darqāwiyya (fondée au xixe siècle). Une rivalité dans laquelle la langue berbère joua un rôle primordial pour attirer « la masse des croyants » à l'une ou l'autre des deux confréries (p. 52).

L'avant dernière contribution de cette partie nous ramène à la Tijāniyya. Dès sa fondation en 1782, cette confrérie a connu des rapports mouvants avec les pouvoirs politiques, en Algérie d'abord puis au Maroc. Du pouvoir turc à l'administration coloniale, Jillali El Adnani dans son article, « La confrérie Tijāniyya : entre instrumentalisation et usages politiques » (p. 59-76), examine ces rapports à travers les phases de collaboration-instrumentalisation et celles d'insurrection. L'auteur s'intéresse aussi à la période contemporaine où il analyse comment, sous le pouvoir d'A. Bouteflika, les confréries furent réhabilitées dans le récit national pour servir la politique africaine d'Alger (notamment via la Tijāniyya) et pour lutter contre l'extrémisme à l'intérieur des frontières du pays.

Toujours à propos de la Tijāniyya, mais cette fois-ci de la tendance dite « onze grains », Constant Hamès revient, dans un article intitulé « La Tijâniyya « onze grains » de Shaykh Hamallah : les acteurs et les enjeux d'un conflit d'époque coloniale » (p. 77-92), sur le parcours de Shaykh Ḥamāllāh, des inquiétudes de l'administration coloniale quant à son ascension et son charisme, à ses conflits avec la Tijāniyya historique. Un apport notable de l'article est de montrer

BCAI 34 (2020) Moreau Odile, Vermeren Pierre (dir.): Politique et confréries au Maghreb et en Afrique de l'Ouest, recensé par Youssouf T. Sangaré
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

qu'en fait, Ḥamāllāh n'est pas le véritable initiateur de la Tijāniyya « onze grains » mais, qu'il s'agit, plutôt, de Muḥammad Lakhḍar (m. 1909) venu à Nioro avec une « variante du rituel confrérique *tijānī* » (p. 81).

La seconde partie de ce numéro est composée de six articles rassemblés sous le titre « Retour et renouveau confrériques au XXe siècle ».

Dans sa contribution, intitulée « Au sujet d'une iconographie d'Ahmad al-Tijānî : image de dévotion et hagiographie visuelle » (p. 93-112), Thierry Zarcone soumet à l'étude diverses chromolithographies du fondateur de la Tijāniyya. Il montre principalement comment ces images participèrent à l'élaboration d'une hagiographie orale et populaire autour de la figure d'Aḥmad al-Tijānī durant la période coloniale et postcoloniale. C'est à cette dernière période que s'intéresse l'article de Rachida Chih qui retrace les phases d'évolution de la Qādiriyya Būdshīshiyya, fondée dans les années 1960 au Maroc. Intitulé « Qu'est-ce qu'un renouveau confrérique ? Aux origines de la Qādiriyya Būdshīshiyya dans le Maroc contemporain » (p. 113-126), l'auteure montre comment Sīdī Bu-l-'Abbās (m. 1972), fondateur de la confrérie, et ses disciples postérieurs ont conçu la Qādiriyya Būdshīshiyya comme voie visant le renouveau de « l'influx spirituel (*sirr*) de l'envoyé de Dieu » en s'appuyant, à cet effet, sur une éducation spirituelle (*tarbiyya*) progressive et aux principes précis. Ainsi sont remises à l'honneur, dans le cadre de cette *tarbiyya*, le *dhikr*, le *samā'* (audition de chants spirituels) et, surtout, la *da'wa* (prédication) comme moyen de propagation des enseignements de la confrérie. Comme le montre R. Chih, la Qādiriyya Būdshīshiyya ne cesse d'adapter ce programme d'éducation spirituelle afin de grossir le rang de ses adeptes et de poursuivre sa diffusion au-delà des frontières du Maroc.

Jean-Louis Triaud, dans « Libye. À la recherche de la confrérie perdue : le retour de la mémoire Sanūsī » (p. 127-138), revient sur l'histoire et l'actualité de la Sanūsiyya, fondée au XIXe siècle par Muḥammad b. 'Alī al-Sanūsī. Confrérie politique et ouvertement anticoloniale, la Sanūsiyya fut ostracisée sous le régime de Mouammar Khadafi et plusieurs de ses adeptes furent emprisonnés dans les geôles libyennes. Depuis 2011 et la chute de Khadafi, la Sanūsiyya reprend peu à peu sa place dans le récit national même si, comme l'écrit à juste titre J.-L. Triaud, il est trop tôt pour dire jusqu'où ira cette réhabilitation. Quoi qu'il en soit, des confréries telle que la Sanūsiyya ont toujours soulevé la méfiance des pouvoirs politiques coloniaux ou postcoloniaux. Ainsi il en fut de même pour la Raḥmāniyya, une confrérie fondée au XVIIIe siècle et qui est « à l'origine de l'insurrection kabyle de 1871 » (p. 139). Lamine Issad revient sur la relation de cette confrérie avec l'administration coloniale en Algérie dans un article intitulé « La confrérie Rahmāniyya en Petite-Kabylie : de "surveiller et punir" à surveiller et collaborer » (p. 139-152). À partir d'archives de cette période, l'auteur retrace les diverses phases de cette relation où la Raḥmāniyya passe du statut de confrérie subversive (de 1781 à 1914) à celle d'une *ṭarīqa* utilisée par l'administration coloniale pour freiner l'ascension de l'Association des oulémas musulmans algériens, fondée en 1931 par Ben Badīs. Ariel Planeix prolonge cette réflexion sur l'histoire politique des confréries, à travers la Yūsufiyya sous le titre « Le confrérisme contre l'État : histoire politique de la Yūsifiyya » (p. 153-164). Confrérie maghrébine, la Yūsufiyya est inspirée des enseignements de Sīdī Aḥmad Ben Yūsuf (m. 931/1525), un saint critique du « relâchement religieux et des mœurs dépravées » (p. 156) de son temps. Considérée comme « autonomiste » et, par la suite, « hérétique », la confrérie fut combattue par le sultan 'Abdallāh al-Ghālib en 968/1561, puis par les sultans alaouites Mūlāy Rashīd (1040-1082/1631-1672) et Mūlāy Ismā'īl (1054-1139/1645-1727). Ces luttes contre la Yūsufiyya ne seront pas sans conséquence sur son évolution et sa présence (assez marginale de nos jours) au Maghreb.

Le dernier article de cette partie porte sur le thème du « nomadisme spirituel », à travers lequel l'auteur, Mohammed Habib Samrakandi, propose une ethnographie de la retraite spirituelle pratiquée dans la ville de Mantes-la-Jolie (France) par des *tijānī*-s originaires de Mbour (Sénégal). Intitulé « La Tijāniyya entre Sénégal et France : la figure de Cheikh Mansūr Barro » (p. 165-186), l'article s'intéresse aux multiples aspects de cette retraite initiée par le Shaykh Manṣūr Barro : du déroulé des prières aux modes de communications entre fidèles en passant par l'occupation de l'espace (par exemple la séparation des espaces entre hommes et femmes).

Ce riche volume se termine par deux articles portant sur des thématiques différentes. Le premier, écrit par Mehran Afshari sous le titre « Soufis, héros et métiers en Iran : la guilde des généraux et bons bouchers » (p. 187-198), est la traduction, enrichie par plusieurs illustrations, d'un texte écrit en persan par l'auteur (2005). Le second article, d'Alexandre Papas et Muhammad Touseef, retrace « L'histoire du soufisme à Multan » (Pakistan, p. 199-228) en mettant en lumière, bien après le XIIIe siècle, la vitalité des confréries, marquée par la figure du Shaykh Bahā' al-Dīn Zakariyā (m. 661/1262).

Youssouf T. Sangaré
Université Clermont Auvergne

BCAI 34 (2020) Moreau Odile, Vermeren Pierre (dir.): Politique et confréries au Maghreb et en Afrique de l'Ouest, recensé par Youssouf T. Sangaré
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net